

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black!)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

V

Cette coutume singulière ne soulève aucune objection, et si bizarre qu'elle semble d'abord aux étrangers, ceux-ci ne tardent pas à s'y habituer et à la trouver presque rationnelle.

l'entre-bâillement de la porte, puis, après s'être assuré par un regard furtif, que nul n'était aux aguets, il se décida à sortir et referma prestement la porte derrière lui.

La nuit était magnifique, le ciel pailleté d'un semis d'étoiles brillantes, au milieu desquelles étincelait la sublime Croix du sud; la lune nageait dans l'éther et déversait à profusion ses



Oregano jeta un regard effaré autour de lui.

Il est vrai que cette présence des habitants dans les rues, changées ainsi en immenses dortoirs, n'ajoute rien à la sûreté de la ville; les vols et les assassinats vont leur train habituel, sans que personne s'en préoccupe.

Or, vers minuit ou minuit et demi, au moment où le silence était le plus complet, une porte de derrière de la maison de don Juan de Dios Suarez s'ouvrait lentement, en tournant sans bruit sur ces gonds, sans doute soigneusement huilés, et livra passage à un homme enveloppé jusqu'aux yeux dans les pli de son zarapé.

Cet homme passa d'abord avec précaution la tête dans

rayons froids et blasards qui éclairaient les ténèbres d'un jour crépusculaire dont les reflets bleuâtres donnaient un aspect morne et fantastique aux divers accidents du paysage; l'atmosphère, d'une pureté singulière, permettait de distinguer les moindres objets à une très longue distance.

Notre homme demeura un instant immobile, puis il rabassa sur ses yeux les larges ailes de son sombrero, un instant relevé par suite du mouvement brusque qu'il avait fait pour refermer la porte qui lui avait livré passage.

Mais cet instant, si court qu'il eût été, eût suffi à un espion, s'il s'en fût trouvé un aux aguets, pour reconnaître, dans ce

mystérieux personnage, Oregano, le valet de don Luis Perez.

Oregano était un métis indien, avec quelques gouttes, mais très peu, de sang espagnol dans les veines.

Il avait été recueilli, presque mourant de faim, par don Luis Perez qui avait eu pitié de lui, sur la route d'Hermosillo à Guaymas. don Luis l'avait conduit chez lui, et le trouvant intelligent, après un long interrogatoire qui ne lui avait rien appris sur son compte, si ce n'est qu'il se nommait Oregano, qu'il n'avait pas de famille, et qu'il croyait, bien qu'il n'en fût pas certain, avoir une trentaine d'années et être né aux environs de Guaymas, don Luis l'avait gardé à son service en qualité de domestique.

Il n'avait pas fallu beaucoup de temps au jeune homme pour s'apercevoir que son nouveau domestique était paresseux, ivrogne, même un peu voleur, et surtout, menteur comme un sastré. Les tailleurs ou « sastrés » passent, à tort ou à raison, au Mexique pour ne jamais prononcer un mot de vérité.

A part ces légers défauts, don Luis, n'ayant pas trop à se plaindre de son valet, bien entendu en prenant ses précautions, l'avait gardé à son service plutôt par insouciance que pour tout autre motif ; seulement il avait grand soin de lui confier de ses secrets que ce qu'il voulait qui fût répété.

Depuis plus de deux ans Oregano était à son service.

Au physique c'était un assez laid personnage ; il était grand, maigre comme un échelas, et fort mal bâti : ses longs bras et ses immenses jambes, son buste très petit, sa tête ronde comme une boule, ses gros yeux bêtes à fleur de tête, sa bouche fendue d'une oreille à l'autre, ses cheveux plats, lui complétaient un tout fort peu sympathique, rendu plus repoussant encore par son nez épaté en forme de pomme de terre d'une couleur violette, sa face blême et sa physionomie ahurie ; quand il marchait un peu vite, il procédait par bonds, et ressemblait, à s'y méprendre, à un énorme faucon. Tel était ce fantoche dont l'aspect général était d'une bouffonnerie sinistre.

Dans l'énumération de ses qualités, nous avons oublié la principale ; il était d'une poltronnerie à rendre des points à un lièvre ; il fallait une raison bien puissante pour qu'il se fût décidé à sortir ainsi à cette heure de nuit.

Après avoir jeté un dernier regard autour de lui, Oregano se décida enfin à se mettre en route, se dirigeant à grands pas vers l'intérieur de la ville.

A peine eut-il fait quelques pas, qu'une ombre également embossée dans un zarapé, et les ailes du sombrero rabaisées sur les yeux, se détacha de la muraille, où jusque-là elle était restée perdue dans les ténèbres, et marcha derrière lui, en ayant soin, tout en ne le perdant pas de vue, de ne point se laisser apercevoir par lui ; car Oregano, que le bruit même de ses pas résonnant sur le sol effrayait, se retournait à chaque instant, afin de s'assurer qu'il n'était pas suivi.

Les deux hommes marchèrent ainsi pendant assez longtemps l'un derrière l'autre, sans encombre ; si ce n'est que plusieurs fois Oregano s'était arrêté tremblant de tous ses membres, lorsqu'un bruit quelconque était venu frapper, à l'improviste, son oreille dressée comme celle d'un lièvre ; nos rôdeurs de nuit, après s'être frayés à grand-peine passage à travers les gens endormis étendus ça et là, atteignirent cependant la Plaza Mayor et s'engagèrent sous les « Portales. »

En face de l'hôtel de ville, s'élevait alors, et probablement existe encore aujourd'hui, un magnifique hôtel avec un premier étage, ce qui est très rare dans ces contrées sujettes à de fré-

quents tremblement de terre ; sauf une fenêtre encore éclairée au premier étage, toutes les autres étaient plongées dans l'ombre.

Oregano s'arrêta devant le guichet percé dans la grande porte, et, après avoir promené un regard anxieux autour de lui, il frappa d'une façon particulière, le guichet s'ouvrit, le valet se hâta d'entrer, et la porte se referma aussitôt derrière lui.

L'ombre qui l'avait suivi, depuis la maison de don Juan de Dios Suarez, après l'avoir vu entrer, s'étendit philosophiquement auprès d'autres individus étendus sur les dalles et semblant dormir.

Cependant, dès que la porte se fut fermée derrière lui, Oregano s'était trouvé en face d'un peon armé d'une lanterne qui, après lui avoir dit seulement :

— Le maître vous attend, suivez-moi, passa devant lui sans doute pour l'éclairer et lui servir de guide.

Les deux hommes, marchant l'un derrière l'autre, traversèrent le vestibule, montèrent un escalier monumental, parcoururent plusieurs pièces luxueusement meublées, et finalement s'arrêtèrent devant une porte contre laquelle le peon gratta légèrement.

— « Adelante ! » — en avant ! — cria une voix forte à l'intérieur.

Le peon ouvrit la porte et dit, sans franchir le seuil :

— L'homme attendu par Votre Excellence.

— C'est bien, reprit-on, faites-le entrer, et attendez dans l'antichambre.

— Entrez, dit le peon à Oregano.

Celui-ci obéit et la porte se referma sur lui.

Le valet de don Luis se trouva alors en présence d'un homme de haute taille, âgé de trente-quatre à trente-cinq ans au plus, de manières élégantes, aux traits fins et distingués, qui eussent été fort beaux sans l'expression singulière de son regard ne se fixant jamais et les yeux un peu clignotants comme ceux des oiseaux de nuit brusquement placés en pleine lumière. En somme, l'ensemble était très satisfaisant ; ce personnage avait fort grand air avec sa fière moustache cavalièrement retroussée, sa chevelure soyeuse et abondante, ses mains de femme et ses pieds cambrés et d'une petitesse extrême.

Ce personnage était vêtu d'un costume de maison fort riche, il lisait à demi étendu sur un divan en fumant un puro de la Havane.

A l'entrée du valet, il se releva à demi et ferma son livre, qu'il jeta sur un guéridon placé près de lui et sur lequel se trouvaient une lampe, et une petite cassette en acier ciselé.

— Ah ! ah ! dit-il, vous voilà : approchez.

Le valet fit quelques pas en avant en se confondant en salutations.

— Eh bien, reprit l'inconnu d'une voix sonore et bien timbrée, quoi de nouveau ? Notre homme est-il enfin arrivé ?

— Oui, Excellence ; ce soir même un peu après huit heures.

— A la bonne heure, voilà qui est précis, fit-il en riant.

Oregano salua.

— Le mariage tient-il toujours ?

— Toujours, Excellence ; il sera célébré le 18, ainsi que cela a été convenu.

— Bah ! qu'importe ! Est-elle jolie ?

— Admirable, Excellence.

— Hump ! je ne la connais pas encore, moi, cette célèbre beauté.

— Vous la verrez à l'église, Excellence.

— J'y compte bien, resteront-ils longtemps ici ?

— Je l'ignore, Excellence, mais ce n'est pas probable, don Luis Perez ne peut pas rester pendant longtemps absent d'Urès.

— C'est juste ; d'ailleurs peu importe, là-bas, je serai le maître d'agir à ma guise, au lieu qu'ici... mais se reprenant aussitôt. vivo Dios ! s'écria-t-il en riant, je crois que je pense tout haut devant ce « bribon ! ». Ferme tes longues oreilles, animal, ou il t'en cuira !

— Oh ! Excellence ! murmura humblement le valet.

— Humph ! voyons, y a-t-il autre chose ?

Le valet s'inclina sans répondre.

— Parleras-tu ? reprit l'inconnu avec impatience en saisissant une cravache placée de lui.

— C'est grave, Excellence ! c'est très grave ! murmura le valet.

L'inconnu se mit à rire, il ouvrit la cassotte, et en retirant une bourse en filet à travers les mailles de laquelle étincelaient une dizaine d'onces :

— Attrappe, lui dit-il en la lui lançant, et maintenant parle, « tunante », ou sinon ?... et il agita sa cravache.

Oregano attrappa la bourse au vol et la fit disparaître avec une dextérité extrême.

Il était encore plus avide que poltron, ce qui n'était pas peu dire.

— Excellence ! je ne certifie rien, je ne répète que des oui-dire.

— Bon, tu vas mentir, « bribon ! »

— Dieu m'en garde avec vous à qui je suis dévoué, Excellence ; le bruit court dans la ville que l'Oiseau-de-Nuit n'est pas mort.

— Hein, que dis-tu là ? s'écria l'inconnu en se dressant d'un bond.

— La vérité, Excellence ! reprit le valet tremblant et jetant un regard effaré du côté de la porte ; on affirme que ses assassins l'ont attaqué de trop loin, qu'ils ne lui ont fait que de légères blessures, et qu'il a été sauvé par un voyageur arrivé à l'improviste sur le théâtre du meurtre.

— Par don Luis Perez sans doute ? fit l'inconnu avec colère.

— Quand à cela je l'ignore, Excellence, mais ce n'est pas probable.

— Pourquoi donc ? fit l'inconnu avec doute.

— Tout simplement, Excellence, parce que l'assassinat a eu lieu hier, à deux lieues au plus de la ville, et que don Luis Perez n'est arrivé au Presidio que ce soir à huit heures.

— Au fait, c'est possible ; dit l'inconnu en se remettant ; dans tous les cas je ferai prendre des renseignements à ce sujet ; as-tu autre chose à me dire ?

— Rien, Excellence.

— C'est bien ; le jour du mariage, trouve-toi sous le porche de l'église, tu me montreras la mariée.

— Oui, Excellence.

— Si tu m'as dit vrai, il y a cent onces d'or pour toi.

— Oh ! Excellence.

— Mais si tu m'as menti, je te ferai jeter dans un cul de basse fosse, où je te laisserai pourrir.

— Je suis certain de gagner les cent onces, Excellence.

— Tant mieux pour toi ; mais prends garde ; tu sais que je ne suis pas d'humeur débonnaire quand on se joue de moi ?

Et il lui lança un regard qui figea la moelle dans les os du misérable.

— Tiens, prends ceci, ajouta l'inconnu en lui jetant une poignée d'or, n'oublie pas d'être à ton poste le jour du mariage, et maintenant décampe.

Oregano ramassa l'or, ne se fit pas répéter l'invitation et se hâta de sortir.

Dans l'antichambre il retrouva le peon, qui le conduisit jusqu'à la porte de la maison sans prononcer une parole, et le mit dehors.

Le valet s'arrêta un instant pour réfléchir.

L'or qu'il possédait maintenant augmentait encore sa poltronnerie.

— Voyons, murmura-t-il, il s'agit à présent pour moi de prendre mes précautions de telle sorte que je puisse rentrer chez mon maître sans encombre, ce n'est pas quand on est riche que l'on doit s'exposer à se faire voler comme un niais ; allons !

Et il fit un pas en avant ; soit qu'il eût mal calculé son mouvement, soit qu'il n'eût pas fait attention où il posait le pied, il trébucha dans les jambes d'un dormeur qu'il ne croyait pas si près de lui, perdit l'équilibre et tomba de son long.

Avant qu'il eût le temps de jeter un cri, il se trouva bâillonné, roulé dans un manteau et ficelé solidement en même temps qu'il sentit une main s'égarer dans ses poches, et lui enlever non seulement tout son or, si mal acquis, mais encore les quelques épargnes plus ou moins suspectes qu'il possédait.

— « Mil rayos ! » pensa-t-il, car le bâillon empêchait toute émission de son, faut-il que j'aie peu de chance ! Pourvu que ces « malditos » ne me tuent point par-dessus le marché.

Pendant que le pauvre diable, faute de mieux, raisonnait ainsi avec lui-même, il sentit qu'on l'enlevait comme un colis de marchandises et qu'on l'emportait rapidement.

Il était à demi mort de peur ; cependant, après une course d'environ vingt minutes, l'homme qui le portait s'arrêta et le laissa tomber sur le sol, où il rebondit douloureusement, et il entendit une voix rauque dire d'un ton de mauvaise humeur :

— « Vulga me Dios ! » je ne croyais pas que cet animal là fût si lourd ! je suis sur ma foi ! éreinté.

— Tant mieux ! pensa Oregano avec rancune.

Il sentit qu'on défaisait ses liens, et qu'on lui enlevait le bâillon, quand il fut libre, on lui appliqua un coup de pied au bas des reins qui le fit aussitôt bondir sur ses pieds.

Il jeta un regard effaré autour de lui.

Il se trouvait dans une salle basse éclairée pour tout lumière par un « candil » fumeux posé sur une table, derrière laquelle étaient assis plusieurs hommes masqués ; cinq ou six autres masqués aussi l'entouraient.

Il se crut perdu, cependant, il remarqua à sa grande surprise, que l'or et l'argent qu'on lui avait enlevés étaient posés en pile sur la table.

Mais on ne lui laissa pas le temps de se reconnaître davantage.

Un des inconnus assis derrière la table, sortit un revolver de sa ceinture et après l'avoir armé il en dirigea la gueule vers le valet, qui se reprit à trembler de tous ses membres.

— Jo vais t'interroger, dit l'homme masqué d'une voix rude ; à ton premier mensonge je te casse un bras d'une balle, au second je te casserai l'autre, et ainsi de suite, jusqu'au sixième, mais cette fois je te ferai sauter la cervelle, tu entends ? maintenant réponds. Tu te nommes Oregano ?

— Oui, monseigneur, répondit-il d'une voix troublante.

— Tu es le valet de don Luis Perez ?

— J'ai cet honneur.
 — Tu le trahis ?
 Le valet hésita, l'inconnu leva le revolver.
 — Oui, murmura-t-il.
 — As-tu à te plaindre de ton maître.
 — Non, monseigneur.
 — Comment es-tu entré à son service ?
 — Il m'a recueilli mourant de faim sur une route, il a eu pitié de moi et m'a gardé.
 — Et pour lui prouver ta reconnaissance tu le trahis.
 — Oui ; fit-il en baissant la tête.
 — C'est bien ; qu'est tu allé faire dans l'hôtel de don Jaime Quiros d'Albacedo ?
 — Je ne connais pas don Jaime Quiros d'Albacedo, monseigneur.
 — C'est vrai ; mais tu connais le général don Lopo de Tordesillas, gouverneur de l'Etat de Sonora et cousin de don Jaime Quiros d'Albacedo ; c'est le général que tu as vu ?
 — Oui, monseigneur.
 — Que lui as-tu dit ?
 Le valet garda le silence.
 — Parle, reprit durement l'homme masqué.
 L'autre resta muet ; la terreur paralysait sa langue.
 — Prends garde !
 — Monseigneur, ayez pitié de moi, murmura-t-il.
 — Serrez, ordonna froidement l'interrogateur.
 Les deux hommes obéirent aussitôt ; ils donnèrent une secousse à la corde, la douleur fut si atroce que le misérable poussa un cri horrible.
 — Parle, reprit l'homme masqué.
 — Le général est amoureux de la femme de don Luis, dit-il d'une voix éteinte.
 — Tu mens, il ne la connaît pas ; il ne l'a jamais vue... serrez !
 — Grâce, monseigneur ! c'est moi qui lui ai vanté la beauté de dona Mercedes ; il m'a ordonné de la lui montrer à l'église le jour de son mariage ; je vous en supplie, s'écria-t-il en pleurant, faites desserrer cette corde, elle m'entre dans les chairs, je souffre affreusement.
 — Que prétend le général ?
 — Enlever Mercedes à don Luis, dès que celui-ci sera retourné à Urès... Grâce, monseigneur !
 — Pas encore, dit froidement l'inconnu, est-ce tout ?
 — Oui... oui... oui, monseigneur, dit-il en balbutiant.
 — Serrez vigoureusement, dit l'homme masqué.
 Cette fois, la pression fut si forte, la douleur si épouvantable que le misérable s'évanouit.
 On le fit revenir en l'inondant d'eau glacée, mais après un laps de temps assez long.
 Quand il eut repris connaissance, et que ses bourreaux le jugèrent en état de répondre, l'interrogatoire recommença :
 — Est-ce tout ? reprit l'homme masqué qui seul avait parlé depuis le commencement de cette scène de torture.
 — J'ai appris au général que le bruit courait que l'Oiseau-de-Nuit n'était pas mort.
 — Ah ! ah ! Comment sais-tu cela ?
 — Tout le monde le dit.
 — Prends garde !
 — Tuez-moi si vous voulez, monseigneur ; je vous dis la vérité.

— Que t'a répondu le général ?
 — Il m'a demandé si l'Oiseau-de-Nuit avait été sauvé par mon maître.
 — Ah ! fais bien attention ; que lui as-tu dit ?
 — La vérité : que mon maître n'est arrivé que ce soir, et qu'il était impossible que ce fût lui.
 — Tu as dit cela ?
 — Oui, monseigneur, car c'est la vérité.
 — Enlevez-lui la corde.
 L'ordre fut exécuté aussitôt.
 Le pauvre diable poussa un ah ! de soulagement.
 — Ecoute, reprit l'homme masqué, et retiens bien mes paroles.
 — Oui, monseigneur.
 — Tu continueras à servir le général.
 — Oui, monseigneur.
 — Mais tu ne lui diras et tu ne feras que ce que je t'ordonnerai de lui dire et ce que je t'ordonnerai de faire.
 — Oui, monseigneur.
 — Si tu m'obéis fidèlement, tu t'en trouveras bien, sinon je te ferai écorcher vif ; voici ton argent.
 Un des hommes masqués prit l'argent sur la table et le remit au valet.
 — Surtout, sois fidèle, reprit l'homme masqué.
 — Je vous le jure, monseigneur.
 — C'est bien.
 Il fit un signe ; le valet fut saisi à l'improviste ; garotté, baillonné et enlevé de nouveau.
 La course recommença, mais elle dura moins longtemps que la première.
 Le valet sentit qu'on le posait à terre.
 — Tu es chez toi, lui dit une voix basse à l'oreille ; souviens-toi et tremble !
 Le pauvre diable frissonna.
 Pendant près d'un quart d'heure, il n'osa pas bouger ; enfin n'entendant rien il se hasarda à faire un mouvement.
 Son bâillon tomba et il s'aperçut que ses liens ne tenaient pas.
 Il s'en débarrassa sans effort et se trouva libre.
 Il se leva et regarda autour de lui ; on l'avait déposé auprès de la porte par laquelle il était sorti.
 Il était seul !
 N'eût été la douleur qu'il ressentait aux poignets, il eut cru avoir fait un rêve.
 Hum ! murmura-t-il tristement ; voilà une mauvaise affaire, comment tout cela finira-t-il ?
 Il secoua la tête à plusieurs reprises et se décida enfin à rentrer.
 Il était près de quatre heures du matin.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

INFORMATIONS

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autoriser à prendre des abonnements.

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

ou

EXILI L'EMPOISONNEUR

VII

LES AMOURS D'OLIVIER.

Jamais cependant il n'avait pu percevoir un étrange mystère qu'il sentait vaguement autour de lui, et lui répugnait.

Son protecteur, autant qu'il en avait pu juger, était un grand seigneur italien, immensément riche, qu'on appelait le marquis de Florenzi.

C'était un de ces hommes à la physionomie impassible, dont les traits de bronze n'accusaient jamais les années, et qui, vieillards avant l'âge, semblent rester toute leur vie sur les limites extrêmes d'une verte vieillesse, sans jamais tourner à la décrépitude.

D'une humeur douce et égale, affectueuse même, le marquis, dès les premiers jours, sembla vouloir sérieusement remplacer pour l'enfant la famille absente.

Il eut pour lui les soins les plus attentifs, l'entoura de maternelles prévenances, et ne le laissa pas, comme bien des fils de grand seigneur, aux seules mains de valets mercenaires.

Aussi Olivier n'avait pas tardé à s'attacher à son ami de toutes les forces de son âme aimante. Bien peu de mois s'étaient écoulés, que déjà il avait presque perdu le souvenir de la ferme.

Pour lui l'existence datait du moment où il avait été entraîné dans le carrosse de l'étranger. A mesure que sa vive intelligence grandissait, les mobiles impressions de l'enfance s'évanouissaient, et à peine se souvenait-il d'avoir donné à un autre le doux nom de père qu'il donnait à son protecteur.

A la suite du marquis, Olivier avait traversé la France et l'Italie. Pendant quelques mois il avait séjourné à Florence ; il avait ensuite passé l'hiver à Venise, et enfin était venu prendre possession de son palais de Rome.

Le palais du marquis de Florenzi dans la ville éternelle suffisait à lui seule pour justifier la réputation de richesse de son possesseur.

C'était une de ces magnifiques demeures où dix générations ont pris plaisir à accumuler toutes les splendeurs du luxe et des arts de leurs époques.

Meubles, tableaux, tentures, armes rares, bahuts précieusement sculptés, argenterie miraculeusement ciselée, statues, bijoux, jamais plus magiques spécimens des richesses de l'Italie, la riche entre toutes, ne fit pousser à un connaisseur de plus justes cris d'admiration.

Le propriétaire de toutes ces merveilles était sans doute depuis longtemps blasé par leur possession, car il semblait n'y attacher aucun prix, et les ébahissements de quelques visiteurs privilégiés révélèrent seuls à l'enfant la beauté de toutes les choses qui l'entouraient.

Le marquis recevait peu de monde. Il vivait presque seul, ne sortait que la nuit. Il passait des journées entières dans une grande bibliothèque, encombrée de manuscrits et de bouquins poudreux, communiquant par une petite porte, masquée par des rayons, avec une sorte de laboratoire d'où s'échappaient parfois d'étranges senteurs et une fumée âcre et pénétrante.

C'est dans cette bibliothèque que chaque matin Olivier ve-

nait embrasser celui qu'il appelait son père ; parfois dans l'après-midi il y restait à jouer.

Les nombreux domestiques qui animaient le palais étaient d'ailleurs aux ordres de l'enfant, ils prévenaient ses moindres désirs. Voulait-il sortir, une voiture était bientôt attelée ; jouer, il avait d'immenses jardins et des salles pleines de jouets les plus nouveaux.

Des maîtres de toutes sortes, les plus habiles de l'Italie, étaient chargés de son éducation, et leur tâche était facile, car il apprenait à merveille ; son intelligence était comme une de ces terres fertiles qui rendent à centuple le grain qu'y sème la main du laboureur.

A Rome, il atteignit sa onzième année, et tous ceux qui l'entouraient ne pouvaient s'empêcher d'admirer le développement hâtif de ses facultés, la maturité précoce de sa raison.

Ainsi il vivait heureux, insouciant, lorsqu'une nuit, le marquis parut au pied de son lit :

— Mon enfant, lui dit-il, il faut te lever et partir avec moi. Dis adieu à ce beau ciel de notre chère Italie ; adieu à ce palais, merveille des arts ; adieu à toutes ces choses qui t'entourent, que tu aimais et que peut-être tu ne reverras plus. Il faut partir.

Le visage du marquis, en prononçant ces paroles, était singulièrement altérée ; sa voix était émue, une larme tremblait au bord de sa paupière.

L'enfant ne répondit d'abord qu'en jetant ses petits bras autour du cou de son ami.

— Pourvu que je ne te quitte pas, père, dit-il en l'embrassant, je ne regretterai rien.

— Pauvre enfant ! reprit le marquis en le pressant sur sa poitrine, Dieu sait que tu seras le seul être que j'aurai aimé sur cette terre.

Ta douce voix et tes innocentes caresses m'attendrissent comme le bonheur et me troublent comme le remords.

Oh ! que n'ai-je pu répandre plus tôt sur toi les trésors d'affection que je sens en mon cœur, de ce cœur qui n'avait jamais aimé auparavant ?

Et comme Olivier, surpris et effrayé de l'exaltation de son ami et de la violence de paroles qu'il ne comprenait pas, s'attristait jusqu'aux larmes, le marquis continua d'un ton plus calme :

— Ne crains rien, enfant ; à tout prix je saurai te faire une vie à l'abri des terribles vicissitudes de ma vie. Le souffle empesté du mal qui a flétri et desséché mon cœur ne t'atteindra pas. Je serai toujours là pour te protéger. De près ou de loin je serai ton égide. Ma vie entière sera pour toi. Je te dois cela et plus encore...

Alors les domestiques étaient venus.

A la hâte on avait habillé Olivier.

Pêle-mêle, dans les coffres, on avait jeté les objets les plus précieux.

Les laquais allaient et venaient effarés, sans ordre, presque sans savoir ce qu'ils faisaient.

Ce n'était pas un départ, c'était une fuite.

Tous les préparatifs terminés, le moment venu de quitter le palais, le marquis fit venir un vieux serviteur de confiance que, dès le premier jour, il avait spécialement chargé du service d'Olivier.

Il lui ordonna de fermer toutes les portes.

— Cosimo, lui dit-il, lorsqu'il fut certain de n'être entendu par aucune oreille indiscreète, Cosimo, je suis entouré de dangers

et d'embûces. Madame Olympia ne peut plus rien pour moi, demain la populace viendra se ruer dans ce palais.

Je me décide à fuir devant l'orage ; mais je puis être pris, tué, emprisonné, que fais-je ? On a peut-être déjà armé du poignard la main qui doit me frapper...

— O mon maître ! balbutia le valet ému, ne parlez pas ainsi.

— Cosimo, tu m'es dévoué, n'est-il pas vrai ? Tu me l'as prouvé cent fois...

— Oh ! s'il ne fallait que mon sang...

— Je le sais, continua le marquis de cette voix brève que l'imminence du danger donne aux hommes résolus. Aussi ai-je compté sur toi.

Je te confie cet enfant qui m'est plus cher mille fois que la vie ; toi-même tu l'aimes, tu me l'as dit cent fois.

Si je viens à disparaître, d'une façon quelconque, qu'il soit ton fils et ton seigneur.

Défends-le contre tous, même contre ma mémoire, si jamais on arrivait à savoir... et que pas un cheveu ne tombe de sa tête tant qu'un souffle te restera.

Le vieux serviteur étendit la main vers un crucifix d'ivoire qui se détachait sur le velours noir d'un cadre magnifique, le long des lambris de l'appartement.

— Je jure de ne plus vivre que pour l'enfant, prononça-t-il.

— Merci, mon vieil ami, dit le marquis, et maintenant prends ce portefeuille, tu l'ouvriras le jour où je viendrai à manquer à notre fils.

Le marquis, alors, jeta sur ses épaules un grand manteau sombre, prit la main d'Olivier, et, quittant le palais par une porte de service, gagna, par des rues détournées, les portes de Rome, suivi de quelques domestiques éplorés.

À l'extrémité du faubourg, une voiture de modeste apparence attendait les fugitifs : ils y prirent place lorsqu'on y eut entassé les richesses échappées au naufrage.

Puis on partit.

Mais les tristes prévisions du marquis ne se réalisèrent pas et les fugitifs purent gagner Naples sans être inquiétés.

Ils y restèrent cachés pendant cinq jours, au bout desquels Cosimo vint annoncer à son maître qu'il s'était entendu avec le capitaine d'un navire anglais, qui s'engageait à les transporter dans le port de France qu'on lui indiquerait.

Mais en même temps il apportait une fâcheuse nouvelle : il avait vu trois ou quatre hommes de mauvaise mine rôder autour de la maison qui servait d'asile aux proscrits, ce ne pouvait être que des espions ; s'embarquer devenait urgent.

Mais comment charger le navire hospitalier ?

Ici une générale discussion s'éleva entre le marquis et son serviteur. Ils ne pouvaient songer à quitter leur retraite ensemble : si on avait des soupçons, ils se changeraient en certitude lorsqu'on verrait deux hommes et un enfant.

Cosimo voulait que son maître partît le premier, puisque lui seul était en péril.

Le marquis déclarait qu'il ne se hasarderait dehors qu'après avoir la certitude qu'Olivier et Cosimo seraient en sûreté.

Enfin, après un assez long débat, il fut convenu que, sitôt la nuit venue, le marquis s'aventurerait le premier et tâcherait de gagner un endroit où une embarcation du navire anglais devait venir le prendre.

Olivier et Cosimo sortiraient une demi-heure après lui et iraient épier le résultat de la tentative. Si le plan réussissait, le marquis devait faire allumer un fanal sur l'embarcation qui

l'aurait reçu, et aussitôt son fils adoptif et le vieux serviteur s'embarqueraient pour venir le rejoindre.

Il fut fait ainsi qu'on en était convenu.

Le marquis quitta son asile ; Olivier et Cosimo sortirent quelques instants après lui et prirent une autre route.

Longtemps, errant sur les bords de la mer, l'enfant et le vieillard épiaient avec anxiété le signal qui devait leur annoncer le salut de l'homme qui leur était si cher.

En vain pendant plus de deux heures, ils attendirent, interrogeant l'horizon muet.

— Il lui sera arrivé malheur, murmurait Cosimo ; peut-être est-il mort à cette heure : qui sait, l'embarcation ne se sera pas trouvée au lieu indiqué !

Déjà il parlait de retourner sur ses pas, de se mettre à la recherche du marquis, lorsqu'il fut interrompu par un cri de joie de son jeune compagnon.

— Vois, disait l'enfant ; vois le signal, il est sauvé !

Une lumière venait en effet d'apparaître à la poupe d'une petite embarcation qui glissait silencieuse sur les vagues au milieu des ténébres.

Sans perdre une minute, Cosimo et Olivier sautèrent dans un batelet amarré près du bord et rejoignirent l'embarcation.

Tout danger pressant était disparu.

Deux mois plus tard les fugitifs s'installaient à Paris, dans un petit hôtel isolé, non loin du Jardin du roi.

Ils y habitèrent quelques mois, tranquilles en apparence. Le marquis avait repris ses habitudes et ses travaux, et Olivier, aussi heureux que dans le somptueux palais de Rome, avait recouvré son insouciance et sa gaieté.

Un matin, M. de Florenzi fit appeler son fils adoptif.

— Olivier, lui dit-il, je vais être forcé de te quitter pour longtemps, sans doute. Des motifs que tu connaîtras plus tard me commandent impérieusement cette séparation.

Je te laisse Cosimo, il me remplacera près de toi.

J'ai assuré ton existence et ton avenir ; sans être riche, tu seras de beaucoup au-dessus du besoin.

Travaille, obéis à ta conscience, tâche d'être un homme.

— Non, jamais, jamais ! s'écria Olivier en fondant en larmes, je ne veux plus, père, être séparé de toi.

— Il le faut, mon enfant, continua le marquis d'une voix grave et triste.

Je suis heureux de croire que tu te souviendras toujours de ton vieil ami. Autant que je le pourrai je te donnerai de mes nouvelles ; Cosimo prendra les mesures nécessaires pour me donner des tiennes.

Et maintenant, séparons-nous : cette maison, pour toi, ne sera pas sans danger. Cosimo a dû chercher pour vous un logement dans un autre quartier de la ville ; occupez-le ce soir même.

Après bien des recommandations encore, qui prouvaient toute la tendresse, toute la sollicitude de M. de Florenzi pour son fils, l'heure des suprêmes adieux arriva.

Jamais Olivier n'oublia les dernières paroles du marquis ; elles renfermaient l'énigme de sa vie.

— Mon enfant, lui avait-il dit, je ne suis pas ton père, bien que j'en aie la tendresse. Mais les gens qui t'ont confié à moi n'étaient pas tes parents, et ta famille leur était même inconnue.

Un jour, un étranger t'avait confié à eux et, depuis, n'avait pas reparu. Les braves gens t'élevaient par charité.

Le jour où notre réunion n'offrirait plus de dangers, si mon

affection ne te suffit pas, oh bien ! nous chercherons ta famille et à nous deux, nous trouverons.

Depuis ce jour, Olivier n'avait pas revu le marquis de Florenzi.

À de rares intervalles seulement, Cosimo remettait à son maître quelque billet mystérieusement parvenu et l'engageait à y répondre.

Olivier obéissait et remettait ses lettres au vieux serviteur. Parvenaient-elles au marquis ? c'est ce qu'il ne pouvait savoir.

Maintes fois il avait à cet égard accablé Cosimo de questions.

Il le conjurait de lui dire ce qu'était devenu le marquis, le lieu de sa retraite, comment on recevait de ses nouvelles, comment on pouvait lui faire passer les réponses.

À ses sollicitations diverses presque désespérées, Cosimo restait muet ou ne répondait que ces seuls mots :

— Je ne puis dire.

Ou encore :

— J'ai juré sur le Christ de me taire.

Forcé à été à Olivier de se résigner et bientôt même, voyant le chagrin qu'il causait à son fidèle serviteur, il renonça complètement à l'interroger sur ces secrets, dont la seule pensée lui causait un horrible serrement de cœur.

Les années s'écoulaient paisibles depuis cette époque. Mûri par l'expérience et le malheur, Olivier fut homme avant l'âge.

Seul, sans autre ami que Cosimo, il ne vivait que par la pensée, dans le passé ou l'avenir, le présent lui semblait lourd à porter.

Déshérité de toutes les affections légitimes qui sont ici-bas le vrai bonheur, il s'était replié sur lui-même ; mais sous les glaces de son abord, sous l'austérité de sa parole, se cachaient une âme ardente, un cœur fait pour aimer jusqu'au dévouement le plus absolu.

Une timidité presque invincible, un légitime orgueil de soi-même, une certaine honte de son isolement empêchait Olivier de chercher des amis de son âge.

Il craignait de donner son amitié ou trop haut ou trop bas.

Trop bas pour son orgueil, pour sa dignité, trop haut pour son état et pour sa fortune.

Décidé à vivre seul, l'ambition devint la seule passion de cette âme ardente. Non cette ambition sombre et funeste qui fait les criminels atroces, mais cette ambition généreuse et ouverte qui fait regarder haut et ferme devant soi.

Le travail, ce divin consolateur, combla l'abîme des désirs qu'il sentait en lui.

Il travaillait pour arriver. Il voulait se faire un nom, lui qui n'avait pas de nom ; un état, lui qui n'avait ni état ni protecteurs, ni aucun moyen de parvenir ; une famille, lui qui n'avait pas même un ami dans le sein duquel il pût verser ses douleurs ou ses espérances.

Lorsqu'il atteignit dix-sept ans, il voulut partir pour l'armée.

— Avec mon courage, disait-il, avec mon savoir, je serai tué ou j'aurai un beau grade avant la troisième campagne. Au jour du combat, il pleut sur le champ de bataille des cordons, des épaulettes et des brevets de noblesse. Je me ferai noble par le sang.

Mais Cosimo combattait cette résolution. Il représenta à son jeune maître que le marquis désapprouverait cette entreprise. Il pouvait revenir d'un jour à l'autre. Quelle consolation resterait-il à ses vieux jours si son enfant bien-aimé venait à être tué !

Olivier se rendit à toutes ces raisons et essaya, en désespoir de cause, de se frayer un chemin dans la magistrature. Mais, là, il fallait au moins un premier protecteur.

Cosimo leva toutes les difficultés. Grâce à de mystérieuses relations, à des lettres de recommandations obtenues ou cachette par le vieux serviteur, Olivier fut admis en qualité de secrétaire près de messire de Mondeluit, conseiller au Châtelet, membre du parlement, un des hommes les plus justement considéré de la magistrature alors.

Convaincu de la nécessité de s'instruire et de s'instruire vite, Olivier se consacra tout entier à sa nouvelle profession.

Rien ne lui coûta, ni les rebutantes recherches, ni les veilles prolongées ; à la science aride des lois, il avait donné tout ce qu'il avait en lui de passion.

Souvent Cosimo, épouvanté des éreçants labours de son jeune maître, se prenait à regretter le jour où il lui avait facilité les moyens d'arriver près de messire de Mondeluit : il le conjurait de prendre quelques vacances.

— Vous vous tuez, monsieur, lui disait-il ; est-il raisonnable, vraiment, de travailler ainsi que vous le faites, jusqu'à compromettre votre santé ? Ne devriez-vous pas suivre un peu les plaisirs des jeunes seigneurs de votre âge ? Car, enfin, rien ne vous serait si aisé.

— Tu crois, mon vieil ami ?

— Certes, monsieur ; car enfin vous êtes riche et nous ne dépensons seulement pas le quart des revenus que vous nous assurez. M. le marquis, mon digne maître ; nous vivons, c'est-à-dire vous vivez presque comme un gueux ; excusez-moi, je veux dire comme un pauvre cadet ou comme un malheureux clerc.

N'était la facilité avec laquelle vous prodiguez l'argent pour soulager les infortunes que vous rencontrez sur votre route, je croirais presque que vous êtes avare, ce qui est une bien lamentable infirmité pour un jeune seigneur et beau comme vous l'êtes.

Olivier souriait aux remontrances de son fidèle serviteur.

— Tu m'appelles seigneur, répondait-il, et tu ne saurais seulement me dire mon nom.

Est-ce avec ce nom d'Olivier que je puis me présenter et faire figure dans le monde ? Veux-tu que je vole un titre auquel je n'ai aucun droit ?

Car enfin le marquis n'est pas mon père, tu le sais comme moi. Il m'a trouvé chez des paysans qui eux-mêmes n'avaient ramassé on ne sait où ?

Cette fortune que je dois au marquis n'est entre mes mains qu'un dépôt. Je puis user de ses bienfaits pour mon existence, non pour mes plaisirs.

Ce nom que je n'ai pas, laisse-moi donc le gagner avec une fortune.

Il est noble, il est grand d'être le premier d'une famille ; je serai, moi, le premier de ma famille.

Alors Cosimo secouait tristement la tête et, pour quelques jours, faisait trêve de remontrances.

Il n'était pas convaincu ; mais, habitué à obéir aveuglément aux moindres désirs du jeune homme, il eût cru manquer à son devoir en l'importunant.

Et certes ses lamentations eussent été vaines et se fussent brisées contre la volonté ferme du jeune homme.

Olivier allait bientôt recevoir la récompense de ses travaux.

Aimé et estimé du conseil, il n'avait pas tardé à devenir son ami et son confident, bien plus que son secrétaire.

Tels avaient été les progrès du jeune homme que, dans les premiers temps, ils avaient stupéfié le sévère magistrat. Chaque jour, il s'ébahissait de trouver tant de science, de profondeur, de lucidité, alliés à tant de jeunesse.

Et, au bout de moins de trois ans, messire de Mondeluit considérait Olivier comme un autre lui-même.

Bien plus, il n'entreprenait jamais rien sans lui demander son avis, et il n'hésitait pas à lui confier l'entière direction des affaires les plus difficiles et les plus embrouillées.

Partout, cet honnête homme allait prônant les merveilleux talents de son jeune secrétaire, son assiduité, sa patience, toutes ses qualités, en un mot.

— Le temps n'est pas éloigné, disait-il souvent à ses collègues, où ce jeune homme sera une des gloires, une des lumières de la magistrature française.

Telle était exactement la situation d'Olivier, lorsque, pour la première fois, il aperçut la fille du riche Hanyvel.

Cet amour, tout d'abord, lui parut sans danger.

— Je l'aimerai de loin, se disait-il, comme un frère; je l'adorerai comme une divinité placée bien au dessus des vœux des pauvres humains.

Elle sera le rayon de ma nuit profonde, l'étoile de ma vie. C'est elle que j'invoquerai à mes heures de découragement.

Jamais elle ne saura que j'existe, mais je serai là pour veiller sur elle, et je ne l'importunerai de ma présence que si jamais elle a besoin d'un obscur dévouement.

Ainsi parlait Olivier tout en suivant des yeux la jeune fille, qui courait riieuse le long des pelouses, ou se promenait pensivo sous les longues allées de tilleuls du jardin.

Il ignorait, l'imprudent, que chaque jour la passion grandit et s'exalte, que les obstacles l'irrite, que la solitude l'affole jusqu'au jour où, maîtresse souveraine, elle s'empare de l'esprit et du cœur, de toutes les facultés, de tout l'être.

Mais après moins de quinze jours il en était réduit à reconnaître et à s'avouer l'immensité de son amour, à se dire que désormais sa vie ne serait plus qu'un insoutenable supplice.

Toutes les flammes de son cœur, toutes les ardeurs de la passion si longtemps étouffées en lui, éclataient furieuses.

Il se sentait incapable de se maîtriser et d'arracher de son cœur l'image de celle qu'il aimait.

Déjà il cherchait dans sa tête les moyens de se rapprocher d'elle, de respirer l'air qu'elle respirait, d'effleurer sa robe, d'entendre le son de sa voix.

— Mais à quoi cela me servirait-il, malheureux que je suis? s'écriait-il alors avec rage; ne serais-je pas couvert de hutes le jour où l'on apprendrait que j'ai osé lever les yeux jusqu'à elle!

Il n'est que deux baguettes magiques pour forcer la porte d'un financier et obtenir la main de sa fille: l'or ou la noblesse.

Et je suis pauvre, et je suis un enfant trouvé! Si encore le marquis de Florenzi était près de moi!... Eh! que pourrait le marquis?

Sais-je seulement quel est cet homme mystérieux qui sème l'or à pleines mains, qui habite des palais comme n'en ont pas nos princes, qui semble tout-puissant et qui est obligé de fuir, de s'exiler, qui se cache comme un malfaiteur...

Oh! malheur! voici que maintenant, dans ma folie, j'insulte mon bienfaiteur!...

Oh! pardon! pardon! vous, mon seul ami, mon second père; pardon, je suis un misérable, un insensé, j'ai perdu la possession de moi-même...

Et, anéanti, écrasé de douleur, foulé par la conscience de son impuissance, il se laissait tomber sur son fauteuil et versait des torrents de larmes.

Alors il songeait au suicide. Mourir... cette idée était pleine de charmes, c'était comme l'image d'un repos délicieux, un verre d'eau glacée au malheureux qui, dans les sables du désert, meurt de soif et de chaleur.

Mais, alors, je ne la verrais plus, se disait-il.

Et, dans ce dernier abîme de malheur, il sentait tout son courage l'abandonner.

C'était chaque jour quelque crise semblable, et, au bout d'un mois de cette insoutenable existence, il était devenu méconnaissable.

Tous ses projets d'avenir étaient rompus. Quo lui importait une profession qui ne pouvait le rapprocher de celle qu'il aimait? Il avait renoncé à ses travaux, il ne paraissait plus chez M. de Mondeluit. Il ne vivait véritablement que pendant une heure de la journée, celle où la fille de Hanyvel se promenait dans le jardin.

Le reste du temps il errait comme un corps abandonné de son âme.

Espérant tuer le souvenir à force de fatigues, il louait des chevaux et courait du matin au soir, par tous les temps, dans les environs de Paris; le soir, fort avant dans la nuit, quelquefois il rentrait, brisé de lassitude, se tenant à peine debout; mais ce n'était qu'une souffrance de plus ajoutée à ses autres souffrances; les nuits qui suivaient ces journées étaient nuits sans sommeil.

Inquiet de la subite disparition de son secrétaire, le conseiller vint lui-même s'informer de la cause qui le retenait ainsi loin de lui.

Olivier répondit qu'il était malade, et comme son maître l'interrogeait, il répondit d'une façon si vague, si singulière, on voyait que son esprit était ailleurs, que M. de Mondeluit, effrayé, sortit en faisant à Cosimo toutes sortes de recommandations.

A vrai dire, elles étaient parfaitement inutiles, le vieux serviteur était dans un état d'angoisse inexprimable.

Dès les premiers jours, ainsi qu'il l'expliqua au conseiller, il s'était aperçu de quelque chose, mais, pensant qu'il s'agissait simplement d'une amourette, loin de s'en affiger, il s'en était réjoui.

Lorsqu'il avait reconnu son erreur, il avait voulu parler à son jeune maître, essayer quelques timides observations; mais Olivier, dur pour la première fois de sa vie, lui avait brutalement enjoint de ne pas se préoccuper de ses affaires.

— De sorte, monsieur le conseiller, conclut Cosimo, que je ne sais vraiment que faire et que je ne vois que vous qui puissiez me sortir de mes anxiétés.

(A CONTINUER).

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
UN AN \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
Payable dans le cours des trois derniers mois:
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1933, B. de P.^a Montréal.

4, Rue St. Jacques